

La main

René DESQUEYROUX



Roman

La main

Roman

A Ritou et Marcelle, mes parents
A tous les fous de la terre.

Rencontre avec la folie

C'est un petit bourg des bords de Garonne, bastide comme il en existe plusieurs dans les environs, avec ses remparts auxquels s'adossent des maisons tournées vers l'intérieur de la ville, sa porte de la Mer qui donne sur le fleuve, sa porte de l'Horloge qui égraine les heures paisiblement. Il y a la halle et sa mairie au-dessus, son château renaissance célèbre pour son duc, et plus tard moins glorieusement pour sa " maison de jeunes filles mères ".

C'est le samedi matin jour de marché que l'animation bat son plein. En haut près de l'église sur la place du château c'est le fief des petits producteurs venus de la Benauge toute proche. Les maraîchers si l'on peut dire, plutôt des jardiniers occasionnels,

avec leur lot de légumes et de plans suivant la saison, soigneusement rangés dans les cageots de récupération. Les fermières sont venues aussi, quelquefois à pied, avec leurs cages, où poules, canards et autres volailles passent leur cou à travers les barreaux, leurs boîtes à œufs empilées, et les paniers ouverts remplis de poussins piaillant, le tout à même le sol. Plus bas ce sont les bouchers et charcutiers vantant leurs produits régionaux, boulangers et pâtisseries tout autour de la halle, pleine comme un œuf. Et puis en descendant vers les quais on trouve les camelots, les casseurs de vaisselle et marchands en tout genre. Il grouille ce monde dans une atmosphère bon enfant, de palabres, d'invectives, de rires et de grosses voix, sous les yeux amusés des clients attablés à la terrasse des cafés.

C'est dans cette foule bigarrée qu'à midi les élèves du collège tout proche, débarquent et se mêlent sans vergogne à tous ces gens, profitant dans l'anonymat de serrer d'un peu plus près la petite copine se laissant

aller pour quelques instants, à moins de pudeur.

C'est aussi dans ce brouhaha et cette masse confuse où on a du mal à se frayer un chemin, que l'on peut voir en costume gris un peu vieillot et passé, le béret enfoncé jusqu'aux oreilles, un homme, une ombre, passer sans bruit, au hasard, sans but. Il marche pour marcher, il se faufile, visage inexpressif si bien que certains ne le voient même pas. Il est dans le paysage, ne le rend pas plus beau, ne l'abîme pas non plus. C'est un fou !

Un fou ou peut-être deux d'ailleurs, ou trois !

En dehors des remparts de la bastide, à quelques mètres de l'horloge, un grand portail double, haut, avec des barreaux, solide, et au-dessus en grand, quatre lettres H.P.A.C . Sur la gauche une petite porte toujours fermée, avec des barreaux, solide aussi. On ne doit pas s'échapper d'ici !

Derrière la petite entrée, la loge du concierge, c'est lui qui ouvre et qui ferme, qui surveille les entrées et les sorties. Trois fois par jour, un filet de personnes qui se croisent à cet endroit. Ceux qui viennent embaucher et ceux qui débauchent. On les reconnaît, ils portent leur casse-croute dans un sac en bandoulière, ici on fait les trois huit : de six heures à quatorze heures, puis de quatorze à vingt deux et enfin de vingt deux à six. Tout se passe à l'intérieur de grands murs, très hauts, impossible à escalader. Une prison ? Non ce n'est pas ce nom là ! Un univers, un monde à part. A travers les grilles on peut voir les allers et venues de cet ensemble disparate. Les blouses blanches, entrent et sortent des pavillons, les blouses grises déplacent et transportent des objets

inattendus, les blouses bleues poussent des charrettes de linge propre ou sale, les costumes vieillots d'un autre âge regardent sans voir, ce qui se passe autour d'eux, les civils se demandent ce qu'ils font ici, et tous se saluent, s'interpellent, se sourient, persuadés du bien-fondé de leur présence, vaquant gravement à leurs tâches habituelles.

C'est ce que l'on peut voir de l'extérieur de l'Hôpital Psychiatrique Autonome de Cadillac. Pourtant c'est plus que cela, c'est une véritable ville dans la ville : mille cinq cent personnes s'y croisent quotidiennement. Au delà de la cour d'accueil il y a les pavillons où sont logés les pensionnaires. Dispersés dans un parc immense chacun d'entre eux porte le nom d'un médecin psychiatre de renom, et a sa spécificité : RAYNIER et FALRET accueillent les entrants, dès qu'un pensionnaire est admis à l'hôpital il est accueilli ici pour y être observé, diagnostiqué et dirigé vers un autre lieu. Ce sera vers PARCHAPPE ou BAILLARGER s'il est agité, ESQUIROL et DEGERINE s'il est

grabataire ou sénile. CHARCOT, MOREL , PINEL , TRELAT, REGIS, ou VERNEUIL sont réservés aux "travailleurs" ceux qui ont des responsabilités de jardinage, de coursiers, d'ergothérapie, de liens avec la cuisine ou l'intendance . Ceux-là touchent un petit pécule et ont droit au " tabac " de troupe, le même qu'à l'armée. Enfin FAUVILLE et VOISIN sont réservés aux enfants jusqu'à seize ans, ils passent ensuite chez les "hommes" . Ici que des hommes pas de femmes parmi les pensionnaires, une autre unité à la "colonie" fonctionne sur le même principe pour la gent féminine. Chaque pavillon peut compter jusqu'à quatre vingt malades.

Ces bâtiments dépendent d'un médecin psychiatre qui a sous sa coupe plusieurs unités de soins. Plusieurs médecins chefs ont la charge des quatorze pavillons que compte l'hôpital et gèrent les actions et traitements les plus adaptés à chaque patient.

Chaque unité a ses infirmiers qui forment une équipe soignante autour du chef de pavillon et c'est le surveillant qui

coordonne ce petit monde. Il donne les congés, les jours de repos, les horaires de travail et fait aussi la liaison avec le médecin. Le surveillant chef chapeaute le tout.

Mais il faut nourrir et subvenir aux besoins élémentaires des malades. Alors il y a les cuisines, tout se prépare sur place, et c'est une véritable brigade de chefs, cuisiniers, plongeurs, petites mains pour porter les repas dans chaque bâtiment, trois fois par jour et sept jours sur sept, toute l'année.

Un atelier de " couture " traite aussi bien le linge de l'établissement que le linge personnel, et palie aux insuffisances des effets des pensionnaires.

L'administration n'est pas absente il faut gérer le personnel, les traitements, les retraites, les couvertures sociales, les œuvres, mais aussi les pensionnaires, les aides, les contacts avec les familles, les "pécules" et quelquefois les biens personnels.

Pour les soins aux malades il y a la pharmacie avec son pharmacien responsable et même le culte avec son aumônier, ses

offices à la chapelle: baptêmes, communions et ses enterrements.

Non seulement leur maladie mentale est bien là, mais aussi comme tout un chacun il faut soigner leurs rhumes, leurs dents, opérer si besoin, mettre en quarantaine, isoler, dans une petite unité de soins dite "infirmerie ".

Mais qui sont donc les pensionnaires de cet "asile de fous" ? qu'ont-ils fait ? pourquoi les enferme-t-on ?

Quand âgé d'une dizaine d'années Hervé passait la petite porte de cet établissement, il ne manquait pas de saluer le concierge Monsieur MENSINCAL, en lui disant: " Je vais voir mon père, il est à RAYNIER ". Il avait ce privilège, enfant d'infirmier, d'aller pour quelques instants retrouver ses parents sur leur lieu de travail pour s'acquitter d'une petite commission, récupérer le panier de légumes ou de poissons commandé grâce à l'amicale du personnel afin de bénéficier des meilleurs prix, leur apporter ce qu'ils avaient oublié ou tout simplement pour leur dire bonjour.

Il fallait s'engager dans la grande cour puis par le dédale des allées du parc, se diriger vers le lieu de travail. Il connaissait le trajet pour rejoindre son père suivant le lieu où il travaillait. Il le faisait sans hâte et sans peur, il croisait des malades et il n'y avait pas toujours des infirmiers sur son chemin, mais si son père lui permettait de le rejoindre c'est qu'il ne risquait rien. Il le savait bien lui, son père, il n'aurait pas mis en danger son enfant, Hervé lui faisait confiance.

C'est au cours de ces « escapades » en milieu hospitalier qu'il découvrit ce monde de fous !

Dans l'allée qui monte vers le pavillon RAYNIER, assis sur un banc de bois, à l'ombre d'un grand cèdre, un homme: un de ces pensionnaires en costume de flanelle rayé de gris, ni propre ni sale, ni froissé, ni repassé, un peu trop grand à certains endroits un peu étriqué à d'autres. Il hoche la tête comme s'il suivait une musique intérieure, accentuant par moment le rythme avec un doigt levé qui s'abaisse d'un seul coup.

La tête à ce moment prend un balancement de droite à gauche pendant que le doigt monte à nouveau et d'un seul coup, d'un seul, s'abaisse, la tête reprenant le hochement initial. Dix fois, vingt fois recommencé, les yeux dans un monde que lui seul appréhende, il ne se soucie ni du temps qui s'égraine, ni du petit garçon qui passe. Et pourtant à peine l'enfant l'a-t-il dépassé que sa voix le rattrape. Hervé distingue nettement

la question ... oui c'est bien à lui qu'il s'adresse : " Quelle est ta date de naissance ? " le gamin répond à sa demande. L'aliéné le regarde et d'un ton péremptoire ... " C'était un jeudi ! ".

Le hochement de tête reprend son rythme, le doigt se lève et se baisse, le balancement de gauche à droite, le regard tourné vers ailleurs, pas dans le vide, plutôt vers l'intérieur. Hervé le regarde du coin de l'œil mais il n'intéresse plus l'individu, l'enfant est passé, lui, il est reparti dans son univers.

" Dis papa c'était quel jour quand je suis né ? " " Un jeudi ! ah ... tu as vu Pépère ... ! S'il te redemande ta date de naissance, donne-lui la mienne ... je suis né un mardi ! "

Sur le banc de bois, sous le grand cèdre il est toujours là. Il bat la mesure de sa musique intérieure, la tête se balance et change de sens chaque fois que le doigt tombe ... Henri, son père est né le premier décembre mille neuf cent vingt sept ... et c'était un mardi !

Vérifié cent fois, mille fois, pas une seule erreur, à chaque nouvelle date, instantanément le jour tombe ... exact ! Comment cet homme devine-t-il, calcule-t-il aussi vite ? Quel est son secret ? Il n'est pas si fou que ça finalement ! Et pourtant, tous les jours il vient s'asseoir sur le banc, il bat la mesure de sa musique, et à chaque personne qui passe, il pose la même question, la réponse est toujours juste. C'est le seul moment où il communique avec un autre que lui-même, mais communique-t-il vraiment ? Un infirmier ou un autre pensionnaire viendra le chercher pour l'heure du repas, ou l'heure du coucher ... mais il reviendra tout seul sur le banc de bois sous le grand cèdre, battre sa musique.

Quel mystère habite cet homme ? Quelle folie, quel esprit le ronge ? Bernard ne le saurait jamais !

Un autre jour, le père d' Hervé était à PARCHAPPE c'était très rare, son pavillon de prédilection était plutôt RAYNIER. Il avait le contact facile, mais aussi l'autorité naturelle qui convenait bien à ce module "d'entrants". Mais aujourd'hui il avait changé de lieu de travail. C'était le pavillon des « agités » et il arrivait qu'il y ait de la « bagarre ». Sans raison apparente un malade devenait violent et le seul moyen pour les infirmiers était de le neutraliser « manu militari ». Cela se terminait par la camisole de force et fermement attaché au lit. Une piqure de sédatif faisait le reste. Le père de Bernard s'était d'ailleurs cassé un pouce lors d'une intervention musclée. Le chemin était connu du gamin, le contexte médical beaucoup moins. Au fur et à mesure qu'il s'avavançait vers l'entrée, il entendait des bruits singuliers : une sorte de voix rauque, des cris inintelligibles, des vociférations quasi animales. Cela venait d'une petite lucarne lui semblait-il. En entrant dans le bâtiment le doute n'existait plus il s'agissait bien d'un pensionnaire et les " bruits " venaient bien de

derrière une porte. Il régnait dans l'enceinte de cette unité de soins une drôle d'ambiance, le personnel était moins "souriant", plus aux "aguets». Une sorte de méfiance des infirmiers, ou une attention très fine à tout ce qui se passait autour d'eux, pas sur leur garde mais ... une tension palpable.

Son père apparut sourire aux lèvres et son visage familier dissipa cette sensation bizarre. Il dut tout de même s'apercevoir des interrogations de son fils car à brûle-pourpoint il lui dit : " Tu veux voir un vrai fou ? " Hervé ne savait pas ce que son père attendait de lui à ce moment là, mais sa curiosité était piquée au vif et il lui répondit " oui ! ".

La porte, derrière laquelle il se passait de toute évidence quelque chose, était différente des autres. Elle semblait plus épaisse, plus solide, plus grosse et surtout en haut, à hauteur des yeux, en plein milieu du panneau de bois, une sorte de grosse targette maintenue par deux gros morceaux de fer. On pouvait la déplacer de gauche à droite puis de

droite à gauche sans qu'elle ne tombe, ni puisse se désolidariser de son logement.

Lorsque la main de son père toucha à peine la poignée pour la faire glisser de gauche à droite, les cris s'amplifièrent, d'autant plus que le mouvement du verrou dégagait une petite ouverture par laquelle on pouvait voir et entendre ce qui se passait à l'intérieur. Ce n'était pas une chambre mais une cellule d'internement ! Les murs étaient capitonnés et ressemblaient à des matelas que l'on aurait fixés verticalement tout autour de l'espace y compris au plafond. Solidement bétonnés au sol une petite table aux coins arrondis et une chaise que l'on ne pouvait plus déplacer. Egaleme nt un lit et son matelas solidarisés à la pièce, avec en face de la porte une petite lucarne protégée par des barreaux, qui laissait entrer la lumière. Hervé n'avait jamais vu de prison mais cela devait y ressembler !

Le tour du propriétaire étant vite fait, il découvrit son occupant. L'homme était là recroquevillé sur ce qui lui servait de lit, en chien de fusil, les yeux exorbités, le visage

défait, les cheveux hirsutes, pas rasé, les vêtements ou plutôt ce qu'il en restait en lambeaux, hurlant comme une bête des onomatopées plus que des paroles. Et tout à coup il se leva de sa pailleasse, se mit à trembler de tous ses membres, et sans raison apparente se jeta avec une fureur et une force décuplées contre les murs de sa geôle, la tête la première. La porte résonna de ses attaques, l'enfant crut qu'il allait arracher la table, la chaise, qu'il allait se tuer ... cela dura d'interminables minutes puis il retomba sur son matelas, anéanti pour quelques temps. D'ici un quart d'heure il recommencera !

Alors c'est ça la folie ! Qu'est-ce qui peut rendre un homme à ce point semblable à une bête, quel démon l'habite, pourquoi cette attitude à vouloir se détruire par la violence ? Comment peut-on perdre la raison à ce point ? Autant de questions qui n'auront pas de réponses aujourd'hui !

Heureusement ses rencontres avec les pensionnaires de l'hôpital de Cadillac n'ont pas toujours eu la même "violence".

Beaucoup plus tard à l'âge où bon nombre de ses camarades de classe étaient en apprentissage, Hervé avait la chance de « continuer ses études » selon les termes consacrés de l'époque et sa curiosité intellectuelle lui avait ouvert, oh très modestement, les portes de l'art pictural. Il avait toujours laissé de côté les livres classiques qu'il trouvait ennuyeux et austères, au profit des bandes dessinées d'abord en noir et blanc puis en couleurs, qui l'emportaient vers des mondes qu'il ne connaissait pas et qui le fascinaient. Il avait aussi un joli coup de crayon (soi-disant) et il se régala de plagier les images qu'il trouvait les plus jolies ou les plus suggestives au

cours de ses lectures. Les images entraînant les images il allait tout naturellement vers la peinture et les tableaux de maîtres qui le faisaient voyager dans le passé, dans d'autres pays, vers d'autres cultures. C'est au cours de cette période qu'il rencontra Mathias.

Enfin rencontré, c'est beaucoup dire. En effet Mathias était un pensionnaire de l'hôpital psychiatrique de Cadillac, dans le pavillon où exerçait son père, et c'est par son intermédiaire que Mathias lui apporta le début de culture qu'il a dans l'art pictural.

HERVE N'A JAMAIS VU
MATHIAS !

Peu à peu la psychiatrie évoluait et les pensionnaires n'étaient plus tout à fait considérés comme des êtres à part. Les appareils à électrochocs avaient regagné les placards et les cures de SAKEL étaient aux oubliettes. Finis les soubresauts impressionnants qui décollaient le malade de son « lit » et le laissait retomber brutalement et sans ménagement. Fini le coma artificiel à base d'insuline et le « resucrage » pour un

réveil « guérisseur ». Les médicaments appropriés à chaque pathologie étaient entrés à l'hôpital. Le milieu s'ouvrait sur l'extérieur et l'extérieur entraînait dans l'hôpital. Les grilles étaient plus souvent ouvertes et les « kermesses » laissaient entrer le public dans l'établissement. Les malades pouvaient pratiquer des activités diverses et variées avec des « moniteurs » et avoir aussi des intérêts personnels qu'ils pouvaient développer. Mathias dessinait, Hervé dessinait aussi et son père fit le lien entre Mathias et son enfant.

C'est ainsi qu'un jour Hervé vit arriver à la maison une poche remplie de cartons à dessin. Il découvrait des cahiers d'exercices dûment exécutés par Mathias. Il y avait là des nus, des paysages, des bâtiments, des portraits enfin tout ce qui pouvait être dessiné et surtout comment apprendre, comment savoir regarder, comment savoir reproduire. Mathias achetait tout ce qui pouvait avoir un rapport avec le dessin et comment pratiquer les gestes qui allaient à l'essentiel. Lorsqu'il avait terminé un

ouvrage il le donnait à son infirmier pour son fils. Ce fut une révélation, Hervé effaçait les devoirs et s'appliquait à suivre les directives, les conseils contenus dans les cahiers pour tâcher de faire aussi bien que Mathias. Les résultats obtenus n'étaient pas à la hauteur de celui qui les avait faits avant lui !

Que faisait donc cet homme enfermé derrière les grilles de l'hôpital de Cadillac qui maniait aussi bien le crayon, qui vraisemblablement avait une culture artistique assez pointue pour en faire un passe-temps, voire un exécutoire à son enfermement. Comment était-il arrivé là, quelle maladie pouvait bien justifier sa présence ici.

Ce n'était pas la fin des surprises. Après des dizaines de croquis très académiques, où finalement il suffisait de « copier » et reproduire de manière scolaire les bons conseils du manuel, Mathias envoya des compositions personnelles où il appliquait les principes acquis ... mais ses personnages et ses paysages n'avaient pas la « naïveté » des pages des cahiers d'exercices.

Les traits torturés de ses personnages, les troncs noueux de ses arbres et même les escaliers, les rampes semblaient se tordre, s'arracher, s'abîmer. Et puis subitement plus de nouvelles de Mathias !

Il était toujours à l'hôpital (le père d'Hervé lui avait confirmé) mais il ne dessinait plus, jusqu'au jour où un très beau livre sur la peinture arriva sur le bureau de la maison. Livre d'ordre général, les différents courants y étaient représentés, et en l'ouvrant certaines reproductions étaient encadrées au crayon. Une sorte de choix de sujet, de peintres qui avaient interpellé Mathias. Aujourd'hui Hervé se rend compte qu'il aurait dû faire plus attention à ces détails et que cela avait peut-être une explication ou un rapport avec sa présence dans cet univers de « fous ». Mathias ne dessinait plus mais il allait peindre maintenant. Il avait acheté tout le matériel nécessaire, chevalet, toile, pinceaux, couleurs, palette jusqu'à la blouse de peintre ...

MATHIAS NE MIT JAMAIS UN
COUP DE PINCEAU SUR AUCUNE DE
SES TOILES !

Quelques mois après tout le matériel de Mathias était arrivé à la maison. Il l'avait donné pour « Hervé », pour qu'il puisse peindre, car lui n'en avait plus besoin ! Comment résister à cette invitation ?

Coup de foudre immédiat, plus besoin de crayonner de nombreuses heures, la couleur chantait (pas de mélange), de gros paquets de matière, (une troisième dimension en quelque sorte) le dessin était au second plan et ça convenait bien à « l'artiste » ! Avec le recul on voyait tout de suite le « résultat » et à la maison on lui disait que c'était joli. Il passait des heures devant son chevalet et il allait chercher ses modèles dans le livre que lui avait envoyé Mathias. Bizarrement il s'aperçut qu'il allait volontiers vers les tableaux de maîtres qu'il avait lui, Mathias, sélectionnés.

Les impressionnistes puis les cubistes eurent sa préférence. Hervé copia (évidemment sans égaler) quelques Pissaro,

Marquet, Picasso ... et créa aussi quelques mauvaises croutes !

Mathias disparut de l'hôpital et Hervé n'a plus touché à un pinceau sauf celui de peintre en bâtiment quelquefois bien malgré lui !

Une fois de plus il se trouvait perplexe face à cette maladie : « la folie ». Qu'est-ce qui peut pousser un homme à vouloir se détruire sans raison apparente, d'avoir des comportements totalement incompréhensibles, subits, irraisonnés, dangereux pour lui, ses proches ou n'importe qui se trouvant dans sa sphère. Disparaître sans laisser de trace ... migration vers un autre monde ? Mathias avait-il fait le pas ?

Hervé était depuis peu rentré à l'Ecole Normale d'Instituteurs de la Gironde (pas forcément par sacerdoce, mais plutôt pour faire plaisir à sa maman qui avait peut-être compris, inconsciemment, que son fils n'était pas un bourreau de travail scolaire ! si vous voyez ce que je veux dire !) et toujours par le biais de ses parents qui travaillaient à l'hôpital, il rencontra Richard.

Sa mère, fière de sa progéniture, avait du dire à son « malade », que son fils avait réussi le concours d'entrée à l'Ecole Normale et qu'il allait devenir instituteur. Fierté maternelle bien compréhensible que Richard félicita. Richard était professeur de philosophie ! Enfin c'est ce qu'il était supposé être.

Toujours est-il qu'à partir de ce jour, arrivèrent à la maison des livres dont le

futur instituteur ignorait l'existence et qui n'avaient jusqu'à présent, pas susciter beaucoup d'intérêt de sa part. Le premier, il s'en souvient comme si c'était hier, c'était « La Nausée » de Jean-Paul Sartre. Piqué au vif, il commença la lecture de ce livre de poche dont il revoit encore la couverture. Ce fut une révélation, il le lut d'un seul jet jusqu'à la fin. D'autres suivirent « Le Mur », « Les Mots » et le « Le Sursis ». Tous ces livres étaient annotés de la main de Richard. Notes personnelles sur le style, le vocabulaire, les idées, les intentions et aussi les ressentis du lecteur. Une double lecture, avec une vue personnelle de celui qui l'avait lu avant lui, de l'œuvre « griffouillée », et sa propre lecture, sans doute influencée par les notes de la marge. Est venu ensuite « L'Etre et Le Néant ». Pavé qui contrastait avec les bouquins de poche précédents, il contenait encore plus de remarques, de citations d'autres auteurs, d'analyses fines des idées développées. Hervé se régala finalement plus des notes manuscrites que du contenu à proprement parlé. Combien de temps passa-

t-il avec ce bouquin, relisant, revenant en arrière, pour essayer de bien comprendre ce que voulait dire Sartre ? Sans prétention d'avoir tout compris !

Mais la petite graine arrivée par hasard avec le premier livre donné, a déclenché une soif incontrôlée de lire et connaître d'autres auteurs. Pendant le temps passé à l'Ecole Normale c'est entre trois et quatre livres qu'Hervé avalait par semaine, passant de Mauriac à Kafka, de Maupassant à Hitchcock. Tout ce qu'il pouvait attraper il le lisait jusqu'au dernier ouvrage de chaque auteur. Sa période de prédilection étant le vingtième siècle il arriva sur les modernes Nimier et Tournier. La période scolaire arrivait à sa fin et la vie active a stoppé net cette frénésie « lecturienne ». S'il lui arrive de prendre un livre (c'est possible !) par contre, il ne sait pas s'arrêter, et il doit le lire jusqu'au bout, d'un seul coup. C'est une façon pour lui de se l'approprier, le dévorer et d'une certaine façon de le détruire. Quand le livre se ferme, il n'existe plus c'est ainsi !

Richard a quitté l'hôpital quelques mois après avoir donné « L'Etre et le Néant », il n'y est jamais revenu, ni là, ni ailleurs, la Garonne a rendu son corps, elle a gardé son esprit !

La « folie », ce comportement humain en dehors des normes qui nous entourent, comment se glisse-t-il en nous, insidieusement, à n'importe quel moment de notre existence. Qu'est ce qui se passe, qu'est ce qui se casse, quelle pulsion ? Et si nous l'avions en nous dès notre naissance prête à surgir, à l'affut de la moindre faille ?

Nait-on ou devient-on « fou » ?
Etat ou devenir ?

Un certain nombre de pensionnaires de l'HPAC sans famille ou dont les corps n'ont pas été réclamés par la famille, reposent au cimetière de Cadillac dans le carré des « oubliés » ... Hervé se promet de leur rendre visite ... il leur doit bien ça ! Ce qu'il est devenu aujourd'hui c'est un peu de chacun d'eux !

Rêve ou prémonition

Hervé commença donc sa vie d'instituteur de campagne, il n'aimait pas la ville et ça tombait bien. Il fut nommé dans un tout petit village près de La Réole et se donna tout entier à son métier. Les vacances, il les consacrait à des balades découvertes, de la mer à la montagne suivant son humeur. La mer il la connaissait bien, elle avait bercé son enfance ... la montagne lui était plus étrangère. Mais il faisait souvent de longues promenades sur les sentiers muletiers avec beaucoup de plaisir. La seule chose qu'il ne supportait pas c'était les chemins étroits et escarpés qui longeaient les précipices. Son cœur se soulevait et ses jambes semblaient ne plus pouvoir le porter s'il regardait vers le bas. Il mettait cela sur le compte du vertige

... cela ne l'empêchait pas d'avancer car en analysant ce qu'il ressentait, c'était plus une attirance vers le vide qu'une répulsion. Continuer de marcher faisait disparaître cette « pulsion », mais elle était répétitive.

Chaque fois qu'il se trouvait dans une situation similaire la réaction était immédiate. L'habitude n'y changeait rien ! Il avait remarqué que cette attirance était comparable à celle qu'il ressentait, quand en faisant un peu de plongée, le « bleu » du fond lui faisait un signe, pour l'entraîner toujours plus bas.

Sa vie n'en était pas changée pour autant et il continuait à la croquer à belles dents.

Il avait beaucoup de travail avec sa classe unique et ses nuits étaient quelquefois courtes. Lui qui ne rêvait pas souvent se mit à faire le même songe. Le cauchemar, car c'en était un, le mettait toujours dans la même situation. Sans qu'il y ait un début à son rêve (il y en avait un peut-être mais il ne s'en souvenait pas) il se retrouvait dans une chute vertigineuse qui n'en finissait pas. Il tombait, tombait toujours plus bas, toujours plus

longtemps. Son estomac se soulevait, comme quelquefois dans un ascenseur qui descend très vite, et il en perdait le souffle. Sa poitrine le brûlait, le tirait, le faisait souffrir tellement qu'il se réveillait. Il était en nage, le cœur battant à cent à l'heure, il n'arrivait pas à reprendre sa respiration, il se débattait, gesticulait jusqu'au moment où il surmontait son état. Petit à petit le calme reprenait le dessus et il pouvait à nouveau appréhender le cours de sa nuit, il se rendormait presque instantanément. Bizarrement aucune douleur ne subsistait, ni dans son corps, ni dans son esprit. La chute dans laquelle l'entraînait quelquefois son sommeil ne se terminait pas toujours de la même façon. Avant de toucher le fond du gouffre, il se mettait à flotter dans l'air et ça le réveillait aussi. Très doucement il ouvrait les yeux et là il constatait que son cœur était arrêté ... Plus rien ne battait entre ses poumons. Il respirait extrêmement lentement, un léger souffle, un rien. Il attendait, confiant et son cœur battait un coup très fort, puis un autre, un autre, et reprenait un rythme lent et régulier, sa respiration

devenait plus profonde ... il pouvait terminer sa nuit.

Ce n'était pas le cas chaque fois qu'il se reposait heureusement, mais régulièrement il « vivait » cet état de veille et de sommeil, de rêve et de réalité mélangés. Il l'assumait sans crainte et sans se poser de questions.

Hervé aimait bien, au mois de Septembre, rejoindre la jolie cité de La Rochelle au moment du Grand Pavois. Cette manifestation dédiée au nautisme sous toutes ses formes attirait beaucoup de monde et surtout des amateurs de beaux bateaux. Il y avait les grands constructeurs qui présentaient leurs nouveautés et leurs plus beaux fleurons. Les équipementiers vantaient les mérites des dernières technologies, les assureurs leur contrats les plus alléchants. Les pontons étaient noirs de monde si bien qu'à certaines heures de la journée il était impossible de s'y déplacer. On y rencontrait le monde de la voile et de la course au large et on pouvait croiser les vedettes du moment ... les Poupon et autres Tabarly ...

Ce n'est pas ce monde là qu'Hervé rencontra ce dimanche de Septembre ensoleillé à souhait et d'une douceur de fin d'été.

Autour de la table du restaurant sur les quais du port de plaisance, quelques amis et connaissances prenaient un repas frugal en attendant que la foule des pontons se calme

pour reprendre leur visite. Hervé ne connaissait pas cette jeune femme en face de lui. Elle était descendue de Paris par le TGV, pour rejoindre son ami. Elle était l'objet de moquerie douteuse de la part d'un convive au sujet de son prénom, mais semblait n'y prêter aucune attention. Hervé n'appréciait pas cette attitude à son égard et aurait voulu faire taire les sarcasmes ... il n'était pas venu en redresseur de tort. Il était très attiré par ces mains de femme, fines, longues et soignées. Il leur trouvait quelque chose d'irréel, de surnaturel. Au cours de la conversation, il apprit qu'elle était maître verrier et que son travail consistait essentiellement à restaurer les vitraux des églises et des cathédrales. Son regard revenait sans cesse sur ses mains, il n'arrivait pas à en détacher ses yeux. Ils ne s'étaient pas adressés la parole pendant le repas et se retrouvèrent devant le marchand de glace chacun dégustant la sienne.

Et puis tout d'un coup ils se sont rencontrés, par hasard.

Quatre mots jetés sur le tapis de la vie qui roulent, se choquent, trébuchent, sonnent

et s'assemblent enfin dans une phrase qui les fait réagir d'un seul élan.

Quatre mots échangés qui renvoient instantanément un écho. Les phrases qui s'enchaînent et trouvent leur place dans le même contexte. Les idées se mêlent, s'emmêlent, se chevauchent, s'imbriquent, se nouent, se dénouent, s'attirent et se repoussent pour se retrouver plus fortes. Exercice de style ? Vécu identique ? Attente commune ?

Le temps s'arrête, juste le temps de reprendre son souffle et c'est reparti pour une nouvelle joute ? Non, un accord symphonique, les mots sonnent comme les notes d'un piano, ils s'accordent, se complètent, rivalisent de sincérité, de simplicité, de vérité ? Qui des deux joue sur le clavier, morceau à quatre mains ?

Et se voient-ils seulement ? Pas sûr, c'est au-dessus d'eux que cela se passe, dans une sphère purement intellectuelle, il y a unité de pensée où le corps est étranger. Il est là pour que les deux gardent le contact, la parole faisant le lien.

Une heure de bonheur simple, sans artifice, sans fard, fabuleux.

Elle a pris son TGV à 21 heures¹².

Il a repris la route le lundi matin lui laissant dans la tête un « gout » de rencontre inachevée.

Son travail d'instituteur lui prenait beaucoup de temps. Il avait changé d'école et avait pris des responsabilités de « directeur ». Beaucoup de réunions avec la mairie, les parents, les collègues faisaient qu'il rentrait de plus en plus tard chez lui. Il veillait pour préparer ses leçons du lendemain et les petites vacances étaient les bienvenues.

Après sa rencontre avec Vilna ses cauchemars prirent une autre dimension. Au sentiment de tomber dans le vide s'ajouta la présence d'une main ! Cette même main qui l'avait interpellé chez la jeune femme, elle venait en surimpression de sa chute ... non pour l'empêcher d'aller plus bas, plus loin, mais au contraire pour le tirer encore et encore vers les limbes. Cette main elle se tordait, elle s'agrippait à lui, elle lui faisait mal, elle le griffait, ses ongles s'enfonçaient

dans sa chair, elle ne le lâchait plus. Il en était prisonnier, complètement à sa merci, incapable de réagir. Son réveil était pénible, il était anéanti, fatigué et surtout incapable de se rendormir. Il restait ainsi des heures, les yeux ouverts pour ne plus voir ces images, sans bouger dans le noir de la nuit. Sa nuit était finie jusqu'au lendemain.

Il se confia à son médecin qui lui prescrivit des somnifères. Pendant plusieurs mois son « rêve » s'estompa, il put se reposer, reprendre sa vie, la main le laissa tranquille. Les grandes vacances s'approchaient et il décida de partir au Mexique pour visiter ce pays qu'il ne connaissait pas. La rencontre avec les Aztèques marqua une rupture avec sa pensée culturelle. Au même titre que les Incas, pour lui, ils faisaient partie de ces peuples anciens comme les égyptiens, même pas comme les Romains ! Erreur ils vivaient au quatorzième siècle et c'était une civilisation très développée ! L'évolution du « bassin d'Amérique Centrale » avait été plus lente que celle de notre « bassin Méditerranéen » mais il était aussi vieux de plusieurs millénaires. Les temples et les pyramides découverts dans les forêts par les ethnologues, les villes immenses très structurées témoignent de la richesse de cette civilisation. Mais plus encore Hervé a été frappé par ce qui reste aujourd'hui de cette époque, dans la vie de tous les jours, après

l'arrivée des espagnols : un amalgame cultuel des anciennes croyances avec la religion chrétienne apportée par les moines missionnaires, où le chamane est présent, jamais très loin, toujours visible, très reconnaissable, toujours prêt à intervenir si besoin est. Hervé se demandait s'il y avait un rapport entre ce « prêtre emplumé » et les indiens d'Amérique du nord, chefs Sioux, Apaches et bien d'autres ... Eh bien oui il y en a un ... ce sont ceux-là chassés par la sécheresse et la famine, qui sévissaient au Mexique qui ont fui vers le nord vers les plaines fertiles et surtout remplies de nourriture sur pattes ! Ils ont troqué leur vie sédentaire pour une vie de nomades en quête perpétuelle de nourriture et c'est eux que les « découvreurs » du nouveau monde chasseront de leur terre et extermineront au nom du progrès social !

Ce n'était pas le sujet d'intérêt d'Hervé quand il est arrivé dans cette bourgade essentiellement peuplée d'autochtones de l'état d'Oaxaca. Il se passait des « choses » autrement plus actuelles, bien

ancrées dans le présent. C'était le jour de la fête des morts, le cimetière du village était envahi d'une foule bruyante, colorée et contre toute attente en train de manger, de discuter avec ses défunts à même les tombes ! Les enfants couraient, riaient, s'apostrophaient sous l'œil bienveillant des vivants et des disparus. Tout avait été préparé bien à l'avance afin que ce soit « une belle journée ». Et à voir ce qui se passait dans ce petit cimetière bien entretenu, bien fleuri, sous un soleil magnifique on ne pouvait que se dire : « C'est une belle journée ! »

A côté des tombes alignées, une petite église de style colonial espagnol dressait son clocher carré. Très caractéristique avec ses couleurs ocre jaune et blanc, basse et trapue, son porche abritait deux ou trois chamanes ... ce qui surprit le visiteur. Que faisaient les ministres des croyances anciennes du pays auprès de la maison de Dieu !

Souvent dans les petits villages l'église représente le seul « monument » dans lequel un artiste, pas forcément connu, a

exercé son art, et Hervé aimait bien y fureter. En poussant la porte de celle-ci la surprise fut totale ... complètement vide de chaises, le sol était recouvert d'herbe sur toute sa surface. Dans un coin le sol avait été dégagé sur une petite surface et dans la pénombre de l'édifice on y distinguait une femme assez jeune à côté de laquelle une vieille dame ne semblait pas très en forme. Les services d'un chamane avaient été loués et le rituel commença. L'homme but beaucoup de coca-cola et commença à éructer fort et souvent en agitant les bras vers le haut et vers les femmes. Puis il s'attaqua à une bouteille d'alcool d'agave par grosses lampées et amorça une danse initiatique en prononçant des onomatopées incompréhensibles, s'adressant vers le ciel ou vers le sol. Visiblement il servait d'intermédiaire ! Les intéressées ne s'en émouvaient pas et attendaient la suite. A un moment donné la jeune femme prit un poulet qu'elle avait amené avec elle et le tua, sans autre forme de procès, au beau milieu de l'église. Le « prêtre » s'en empara aussitôt et entourra le corps de la « malade », de haut en

bas, de droite à gauche, rasant, touchant, s'arrêtant sur certains endroits de son corps, implorant, gémissant, se levant, se baissant, s'agenouillant, se couchant, pour finalement poser la bestiole aux pieds de la jeune femme. Son service était fini !

Dans un autre coin une plus jeune femme tenait un enfant dans ses bras. Tout de suite Hervé remarqua ses mains ! Elles étaient fines, longues et soignées elles lui rappelaient celles de Vilna, il fut troublé. Bien que le chamane ne fut pas le même, le rituel était calqué, la seule différence venait du poulet remplacé par des œufs que la mère cassa sur le carrelage de l'église. Il sut par la suite que l'animal immolé devait par l'action du chamane se charger des maux dont souffrait le malade. Il suffisait ensuite d'enterrer les œufs ou le reste pour éliminer les souffrances et accéder à la guérison. C'était très simple !

Moins pour Hervé, qui cette nuit-là eut la visite de la « main ».

Son voyage prit fin et il prépara sa nouvelle rentrée. C'était de moins en moins

facile de concilier son travail d'instituteur et celui de directeur. Cette tâche dont il s'acquittait assez facilement il y a quelques temps était de plus en plus pénible. Non qu'elle lui procure plus de travail mais surtout parce que la « main » ne lui laissait pas de répit. Elle était là presque en permanence la nuit où elle l'empêchait de se reposer, de reprendre des forces, de souffler. Omniprésente dans son sommeil, elle occupait tout l'espace et pas seulement quand il tombait dans le vide. Dans le moindre de ses rêves, elle était à la fois aguichante, tentante, cruelle, rarement apaisante. Elle apparaissait en toute circonstance ... pour traverser une rue, prendre le train, s'arrêter à un stop, aucun de ses songes n'y échappait.

Son médecin qui le connaissait bien ne comprenait pas, aucune raison ne pouvait expliquer ce qui se passait en lui. Il diagnostiqua une « déprime » et le mit sous antidépresseurs. L'effet escompté dura quelques temps. Il reprit le cours normal de sa vie, avec des hauts et des bas comme tout le monde.

Les grandes vacances suivantes l'amènèrent en Espagne. Il n'y était pas allé depuis longtemps. Sa jeunesse il l'avait trainée sur les plages de Tarragone et de Salou et aussi dans ce qui pouvait compter de boîtes de nuit, discothèques et autres bars. Il aimait bien ce pays. Il s'y sentait chez lui. D'abord parce que sans en avoir appris la langue (scolairement s'entend) il baragouinait et se faisait comprendre sans problème. Les gens étaient affables et faisaient l'effort de vous écouter même si ce n'était pas parfait, avec gentillesse et attention. Ensuite il appréciait leur culture mais celle du quotidien, celle de la rue, celle de tout le monde. Le matin calme et posé pour le travail, le diner tardif et la sieste, la fin

d'après-midi pour la palabre, les sorties, les enfants sur les ramblas, le soir sur les terrasses de café devant des tapas, la nuit pour la fiesta. Il aimait ce peuple qu'il avait connu sous Franco, policé, pauvre. Les norias animées par un petit âne pour monter l'eau du puits, il les avait vues en passant avec sa petite auto. Les gens qu'il croisait sur les routes n'avaient pas belle prestance et ne se déplaçaient qu'à pieds. Les rares camions « Pégaso » brinqueballaient et fumaient beaucoup ! De même qu'il avait acheté une pastèque à une vieille femme au bord de la route de Madrid pour une « peseta », il avait connu ces petits villages écrasés de chaleur où il cherchait la boutique des « embutidos » pour y acheter un chorizo, ou une salchicha. Il avait fait ces marchés de tous ces petits producteurs amenant trois garbanzos et quatre pomodoros pour « algunos centimos ». Ce peuple il l'avait vu travailler chez lui, s'intégrer, courageux, honnête. Son attachement lui était profond. Mais trop jeune sans doute, il était passé à côté d'une partie de son histoire. Depuis il avait fait le pas en

France vers sa culture tauromachique et là aujourd'hui il allait vers une autre facette de cette Espagne brave, fière, violente, douloureuse, amoureuse ... le rouge et le jaune de son drapeau. Il prit donc le chemin du sud.

En passant il revisita Cordoue. Le souvenir qu'il lui en restait était intact. Fabuleux, extraordinaire, magnifique, exceptionnel, unique, hors du temps ... il n'y avait pas de qualificatif !

Il se dirigea alors vers Grenade. Les routes n'avaient plus rien à voir avec celles qu'il empruntait avec son « ami 6 », pleines de trous, étroites et très peu fréquentées, à part la « guardia civil ». Il s'était fait arrêter plusieurs fois par ces militaires en armes qui n'hésitaient pas à vous mettre le canon de la mitraillette sur la portière de la voiture. Il fallait décliner son identité et donner le motif du voyage ... « vacaciones señor, vamos a la playa a Motril, Algeiras, .. » « bien ... cuidado ...buen viaje ». Aujourd'hui la route est belle, la circulation dense, l'Espagne est un pays moderne.

Hervé apercevait la Sierra Nevada et les fortifications de l'Alhambra allaient bientôt surgir. Il savait ce qu'il venait chercher. Des racines sont ici, encore profondes, ce n'est pas le cas partout !

Il avait laissé son auto au parking en bas de la ville. Il avait le temps, il souhaitait flâner, retrouver des odeurs, des couleurs, des impressions. Il fut déçu ! Et puis au fur et à mesure qu'il avançait dans les petites rues qui l'amenaient vers le sacramento il reconnut. Il y était passé déjà mais il n'avait vu que le côté pittoresque, les maisons troglodytes, les « cavas », les gens typiques ... il ne s'y était pas « investi ». Aujourd'hui c'était différent il venait pour le « flamenco ». Il voulait retrouver ce qu'il avait aperçu il y a quelques années, qu'il n'avait pas su voir, et qui aujourd'hui le fascinait. Il avait déjà assisté à des spectacles mais il cherchait la perle rare, celle qui ne se montre pas aux touristes, celle qui ne s'affiche pas à la porte de la cava, celle qui ne vous interpelle pas ... non, mais la vraie, celle qui arrive par hasard ou presque. Il montait doucement dans la tiédeur de la fin

d'après-midi, quelques gitanes passaient dans les rues, car c'était bien ça qu'il souhaitait : un flamenco gitan. Pas un de ces spectacles rodé, quasi éculé, dans un tablao monté pour la circonstance, non, un petit bar d'habitues, sans enseigne, sans tapage où on était même pas sûr d'avoir une « flamenca » pour la soirée. C'était ainsi qu'il les appelait ces femmes qui venaient danser pour leur plaisir et celui des quelques spectateurs attablés au bar. Elles n'avaient pas suivi des cours de danse dans les écoles qui fleurissaient autour de leur ville, elles n'avaient pas appris les codes dans les livres, elles dansaient avec leur âme, avec ce qu'elles avaient vu de leurs sœurs, de leurs mères, de leur traditions. Il avait fini par le trouver son petit repère, dans une rue un peu à l'écart du passage. Ce n'était pas franchement un bar, mais on pouvait y consommer. Pas de spectacle affiché, pas d'estrade, mais un plancher bien martelé. Pour l'instant rien ne laissait penser qu'il puisse s'y passer quelque chose. Il décida d'y revenir plus tard dans la soirée.

Il ne fut pas déçu ! Hervé n'avait aucune culture du flamenco, tout se passait en ressenti, très intériorisé, il vivait intensément ces moments et il s'en fichait des interprétations savantes de cet art. Lui, il l'aimait comme il le voyait. Pendant qu'il sirotait une méchante « cana », une ombre passa enveloppée de noir, les conversations marquèrent un petit temps d'arrêt et reprirent plus basses, plus feutrées. Un homme prit sa guitare, une chaise et se dirigea vers le sol de bois. Dans la poitrine d'Hervé son cœur battait la chamade, elle était arrivée la flamenca. Les lumières de la salle se tamisèrent, pour ne pas dire que les quelques lampes présentes s'éteignirent, et un spot qu'il n'avait pas vu s'alluma au-dessus du guitariste. Quelques notes égrenées, des coups sur la table de la guitare repris sur le plancher, puis par les mains des personnes présentes. Le tempo était lancé.

Elle s'avança soulevant une tenture doucement, enveloppée d'une grande cape noire qu'elle laissa tomber dès son entrée aux pieds du musicien. Un châle lui couvrait

encore les épaules et elle se planta au milieu de l'espace dans sa robe rouge de gitane espagnole. Ce fut comme une féérie. Les castagnettes crépitaient, les mains frappaient le rythme, ses pieds battaient le sol frénétiquement et la guitare faisait résonner ses accords remplissant immédiatement et totalement l'espace de la pièce. Elle se mit à danser.

Hervé voyait une flamme. Elle virevoltait, montait, descendait, s'arrêtait, repartait comme un incendie. Les volants de sa robe rasaient le sol la faisaient paraître comme au-dessus du sol. D'un seul coup elle relevait sa robe et ses pieds chaussés de noir tambourinaient, frappaient à une cadence extraordinaire. Elle la relâchait et c'étaient ses reins, ses fesses moulées dans un fourreau qui participaient au mouvement de ce rouge feu quand elle levait ses bras. Il buvait cette femme dont la seule sensualité visible et parfaitement mise en valeur était sa chute de rein. Sa robe était taillée pour elle et uniquement pour elle. Les volants du bas cachaient pudiquement ses jambes et ne les

laissaient apercevoir que de temps en temps, et ceux de son corsage encore plus sa poitrine quand elle n'y ajoutait pas un châle. Elle en jouait suivant les sentiments qu'elle voulait exprimer. La guitare donnait l'ambiance et Hervé allait laisser libre cours à l'interprétation de la danse de la flamenca. Il observait ses gestes, son visage, ses pieds et la façon dont elle se déplaçait. Il était sûr qu'elle parlait d'amour, de malheur, de douleur, de mort ou d'injustice. Il reconnaissait les thèmes, les bras vers le haut pour implorer, vers le bas pour la colère, vers le public pour l'amour. Chaque expression du visage, tourné à droite, à gauche, en bas, chaque attitude avait une signification ou du moins il en donnait une. Il participait tellement, il partageait tant, qu'à la fin il était autant épuisé que la danseuse. Tout le temps du spectacle ses yeux étaient rivés à la flamenca. Le tempo des castagnettes, des chaussures et des frappés de mains l'isolait complètement du reste de l'assistance. Il vivait intensément ce qu'il voyait. Ce spectacle l'avait enchanté, il y avait trouvé

une sorte d'épanouissement incompréhensible, mais il en sortait heureux. Il revint plusieurs fois boire une « cana » mais point de flamenca. Le dernier soir, alors qu'il devait rentrer le lendemain, il fit une ultime visite au petit bar. Une femme est venue danser, ce n'était pas la flamenca précédente ... mais ce fut un désastre, pas pour le flamenco qui dut être à la hauteur, mais pour lui. Il ne vit que ses mains ! fines, longues et soignées, ça le reprenait ! La femme avait disparu, il ne restait que ses mains. Cette main qui s'était dupliquée, elle dansait devant lui, se tordait, se crispait, s'allongeait, se fermait et s'ouvrait, l'attirait et le repoussait. A chacun de ses mouvements, elle marquait son corps, sa chair, son esprit dans des douleurs atroces, si bien qu'il quitta la salle bien avant la fin du spectacle. La nuit qu'il passa fut un enfer, le retour pire. Il s'arrêta plusieurs fois, la main s'imposait devant lui, même en conduisant. Il fermait les yeux, ... la main, ... la main, ... la main, ... il n'en pouvait plus. Que pouvait bien lui vouloir cette main.

Complètement désemparé, vidé, sonné il se rendit chez son médecin qui décida de le faire hospitaliser d'urgence en psychiatrie. Les premiers jours, il dormit beaucoup. Les neuroleptiques et barbituriques qu'on lui avait administrés y étaient sûrement pour quelque chose. Mais la main ne le quittait plus, ni le jour, ni la nuit, excepté quand il était sous médicament ... c'est-à-dire presque tout le temps et comme un zombi ! Il se rendait compte de son état et en souffrait beaucoup. Pourtant les prescriptions allaient faire un peu d'effet et il y eut un répit. Comme il ne pouvait pas reprendre son travail, il se trouvait bien désœuvré et se mit à photographier. Dans le parc il trouvait des fleurs, des massifs, des arbres, des bancs, des chaises qu'il assemblait, en faisait des compositions. Il les traitait sur son ordinateur et ainsi reprenait un petit cours de la vie. Les photos qu'il prenait et qui s'affichaient sur l'écran, estompaient la vision de la main. Son quotidien devenait plus supportable à la condition qu'il photographie encore et encore pour effacer son obsession. Obsession le mot

était lâché, le mal était là et bien là. Hervé souffrait d'une maladie mentale ... il était devenu fou ! Fou au même titre que « pépère », le métronome humain du banc sous le cèdre, dans le parc de l'hôpital psychiatrique de Cadillac. Tout s'éclairait pour lui. Le fou furieux du pavillon Parchappe, il devait souffrir lui aussi pour se jeter ainsi contre les murs et se mutiler. Pour faire disparaître quelle image ? Et Mathias, de quoi pouvait-il bien vouloir se cacher derrière ses dessins ? Richard, quel malaise oubliait-il en avalant tous ces livres ? Qu'allait-il y puiser ? Une forme de guérison ? Un monde à l'abri de ses tourments ? Et les très vieux qui se replient sur eux-mêmes, qui se coupent du monde peu à peu sous la forme dénommée démence sénile. Hervé les comprenait, partageait leur peine et leur douleur. Il était anéanti !

La pharmacologie aidant il retrouva un semblant d'équilibre. L'hôpital n'était plus depuis longtemps un espace clos et les malades pouvaient entrer et sortir plus facilement de leur unité de soins. Ils

pouvaient aussi se déplacer en ville, y faire des achats, quelques-uns aller au cinéma et même au restaurant.

C'est ce que fit Hervé cet après-midi de juin. En entrant dans la salle à manger il croisa le regard d'une inconnue. Belle jeune femme qui lui a souri. Rencontre de deux regards furtifs, heureux de se reconnaître, d'échanger un instant, sans lendemain. Il lui semblait bien la connaître. Son visage doux, aimable, la couleur de sa peau ne lui étaient pas étrangers. Impossible de lui donner un prénom, un nom, ni de la situer dans sa vie. Le repas s'achevait quand les yeux d'Hervé se posèrent sur les mains de la belle ... longues, fines et soignées !

Le reste de la journée fut une course effrénée. Les mains le poursuivaient, l'attrapaient, l'agrippaient le faisaient trébucher. Il ne savait plus où il était, ne retrouvait pas son chemin et incapable de le demander. La nuit tombait, Hervé courait, courait pour échapper à son obsession. Il avait fait des kilomètres et se retrouvait maintenant hors de la ville, il était fatigué, à

bout de force, le vent balayait ses cheveux ...
il était en haut d'un pont. Elle lui apparut la
belle jeune femme mais ses traits se
transformèrent en une horrible vieille ... Il la
reconnut la camarade avec ses mains toutes
fripées, toutes ridées, elle s'approchait de lui,
sûre d'elle ...

Le vide s'ouvrit devant lui. La Garonne rendit son corps, son âme est au cimetière des oubliés, il avait fini par leur rendre visite !

2^{ème} trimestre 2020